

La nouvelle galerie Gilles Corbeil

Guy Robert

Number 58, Spring 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58106ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, G. (1970). La nouvelle galerie Gilles Corbeil. *Vie des arts*, (58), 100–101.

La nouvelle galerie Gilles Corbeil

par Guy ROBERT



Les galeries d'art naissent et meurent, comme les civilisations! Mais chaque naissance ne porte-t-elle pas dans son surgissement toute la passionnante obstination de la vie qui creuse son chemin, même à travers les barbelés de la destruction et de la mort?

Que de lugubres propos, pour souligner l'ouverture d'une galerie qui semble vouloir, bien au contraire, se consacrer au culte de la lumière et du jour: la Galerie Gilles Corbeil, qui ouvrait ses portes, rue Crescent, à Montréal, à la fin de l'année 1969.

Une certaine sagesse opératoire circonscrit de plus en plus nettement l'axe des galeries d'art, à Montréal, dans les parages immédiats de la croisée Sherbrooke-Crescent, et hors de cette aire l'espace vital subit de graves menaces. Par son apparition et son écurie (si on me permet ce mot d'argot du milieu), la Galerie Gilles Corbeil vient ajouter l'aplomb de sa présence à la thèse précédente.

Une galerie lyrique

La politique de cette nouvelle galerie? Après quelques minutes de conversation, la position de M. Gilles Corbeil s'affirme: Montréal est parvenu au statut de grande ville, de profil international, et une galerie d'art ne peut plus s'y limiter à la présentation exclusive de valeurs folkloriques et provinciales; dans ce premier propos, nul soupçon de dédain envers les valeurs locales; bien au contraire, puisque la Galerie manifeste en tête d'affiche trois poulains montréalais, Fernand Toupin, Claude Dulude et Yves Rajotte. Le deuxième volet du dyptique, celui de la cimaise internationale, s'appuie sur un principe astucieux:

présenter des œuvres sensibles et solides, plutôt que d'accrocher une liste de noms brillants, soutenus parfois par des œuvres médiocres.

Ainsi, la première exposition joignait aux œuvres des trois Montréalais, de pièces de belle qualité d'artistes parisiens, pour la plupart. Des bronzes polis et impeccables de Gilioli; de petites aquarelles de Downing; des reliers rouges sur fonds noirs de Feito, de la grande période 1962; des œuvres de Jacques Guitet, chez qui M. Corbeil trouve des affinités avec nos artistes québécois; des noms connus comme ceux de Gérard Schneider, de John Koenig de Carrade, de Martin Barré; quelques pièces de Hamisky, dont j'avais remarqué les toutes premières choses à Paris à la Galerie Arnaud, en 1964 ou 1965.

La Galerie Gilles Corbeil défend donc les couleurs de l'abstraction lyrique, de l'expressionnisme abstrait, de la sensualité manifeste, et Montréal n'aurait que s'enrichir d'un tel aveu de sensibilité (qui prend la relève de la défunte et regrettée Galerie Camille Hébert), alors que la mode oscille entre la géométrie froide, le pop érotico-socialiste et les foetus-orphelins des hap penings avortés.

La politique des expositions de M. Corbeil me semble particulièrement sage. Point de programme serré, fait deux ans à l'avance; point d'obligation à présenter des chapelets ininterrompus d'expositions; point de pression sur les artistes. Montrer ce qui existe, ce qui arrive, ce qui se trouve.

Et aussi, quelques grandes éditions. Par exemple, *La Petite poule d'eau* illustrée d'une quinzaine de lithographies faites à partir de tableaux de Jean-Paul Lemieux et tirée à 200 exemplaires; et *Cinquante contes québécoises* illustrées de sérigraphies par Claude Dulude dont on connaît le remarquable talent de graveur.



TROIS PEINTRES
Claude DULUDE
Yves RAJOTTE
Fernand TOUPIN



Dulude et Rajotte

L'œuvre de Claude Dulude, déjà fascinante par la densité de ses gravures où se blottissent, à l'ombre des reliefs, les confidences discrètes de la vie, et par la somptuosité de certains tableaux plus anciens, prend un virage important vers la sculpture. Deux bronzes de 1969 suffisent à indiquer le sens de ce virage: une concentration encore plus considérable de l'énergie créatrice, dans des masses articulées sur leur propre chaleur originale, ce qui n'est pas sans évoquer quelques bronzes de Jean-Paul Riopelle. Claude Dulude, né à Montréal en 1931, a fait ses études à Montréal et à Paris, a enseigné et dirige maintenant le secteur des arts au Collège du Vieux-Montréal. Son œuvre, toute imprégnée d'une exceptionnelle gravité, pourra enfin se manifester ouvertement, grâce à la Galerie Corbeil.

Yves Rajotte, le jeune peintre de la Galerie, remplit adéquatement son rôle en déployant largement l'éventail de ses recherches et de ses possibilités, animé du même esprit qui préside à l'élaboration des œuvres de Toupin et de Dulude. Les tableaux de 1969 poursuivent les séries de reliefs texturés et telluriques des années précédentes, y ajoutant souvent un sens du paysage abstrait d'une intéressante rhétorique. Les fonds s'animent parfois de touches mouchetées et rapides. Mais c'est sur-



Claude DULUDE



Yves RAJOTTE

tout du côté de ce que j'appellerais des icônes que Rajotte me semble trouver ses propositions les plus fascinantes; icônes où des signes se détachent, comme arrachés à la matière, sous la torture ou sous la confiance d'alcôve, on ne sait trop. La sensibilité raffinée d'Yves Rajotte le conduira, à peu près inévitablement, à la formule qu'il prospecte obstinément et qui cristallisera soudainement les sels d'une émotion patiemment apprivoisée.

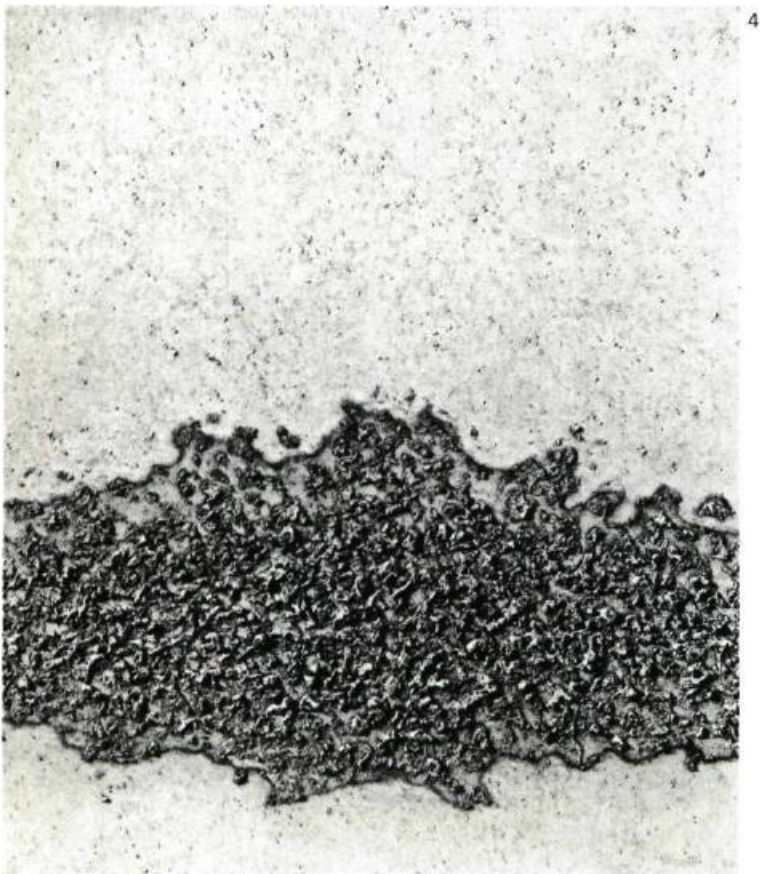


Fernand TOUPIN

Fernand Toupin

Né à Montréal en 1930, Fernand Toupin commence à peindre à 15 ans et se mêle dès 1952 aux mouvements plastiques d'avant-garde à Montréal. Membre fondateur du groupe des Plasticiens qu'il quitte en 1958, membre du groupe Art Abstrait en 1959, Toupin a participé à une vingtaine d'expositions collectives et a tenu trois expositions individuelles avant de recevoir en 1967, de la part du Musée d'Art Contemporain de Montréal, l'hommage d'une rétrospective intitulée "15 ans de peinture". Les œuvres de Toupin ont déjà été présentées à Toronto, Hamilton, New-York, et il fait partie de l'équipe régulière de la Galerie Arnaud, à Paris. A 40 ans, l'artiste déploie la maturité de sa recherche et de sa parole.

Point n'est besoin de décrire cette peinture, dont l'apparente simplicité demeure trompeuse. Avec une économie de moyens exceptionnelle, Toupin pose les problèmes fondamentaux du pictural: l'émergence du fond sur la surface, l'avènement de la lumière dans la matière opaque, l'apparaitre et l'apparat de l'être. L'artiste l'a parfaitement formulé: "La recherche plasticienne est valable en soi, mais je me suis aperçu qu'elle n'était pas la mienne car elle ne me permettait pas de m'épanouir pleinement. Pour moi, une recherche strictement plastique laisse peu de place à l'émotion, si l'on excepte les évidentes réussites de peintres comme Mondrian et Malevitch. A nous maintenant d'ouvrir de nouvelles voies. Le plus sûr moyen d'y parvenir, c'est encore d'être soi-même. Ce qui importe, ce n'est pas tant le beau tableau que de suivre à fond notre démarche personnelle... L'artiste ne peut que tenter de redécouvrir dans la matière l'essence même du réel... La peinture est plus un moyen qu'une fin, elle possède un sens spirituel. Peindre, il m'appartient d'exprimer cela en clair. Tout le devenir de mon être est dans ce que je vais fixer sur le tableau..." (Vie des Arts, No 30, Printemps 1963, p. 20 à 25). Et nous parlons plus haut de l'apparaitre et de l'apparat de l'être.



1. Fernand TOUPIN. Le trésor d'Ali-Baba. Peinture, 1970. 45 po. 5/8 sur 35 1/16 (116 x 89cm). Collection Galerie Gilles Corbeil.
2. Claude DULUDE. Eau-forte.
3. Claude DULUDE. Terre-Québec. Bronze, 1968. H.: 12 po.; L.: 8 po.; P.: 9 po. 1/2 (30,5 x 20,35 x 24,15cm). Collection Galerie Gilles Corbeil.
4. Yves RAJOTTE. Adagio. Peinture, 1969. 36 po. sur 30 (91,45 x 76,25cm). Collection Galerie Gilles Corbeil.